

J E A N - P I E R R E T R É P A N I E R

Colomia

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore


DU MÊME AUTEUR

Le Sauvage blanc, Saguenay, Éditions JCL, 2004

L'Affaire Brenner, Montréal, Éditions Sémaphore, 2012

Colomia

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-06-6 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-38-7 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-39-4 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Jean-Pierre Trépanier, 2007

Dépôt légal : BAnQ et BAC, quatrième trimestre 2007

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :

Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette
jycollette@vertigesediteur.com

J E A N - P I E R R E T R É P A N I E R

Colomia

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

*Depuis quatre mille ans
Il tombait dans l'abîme*

VICTOR HUGO
La Fin de Satan

DANS UN ESSAI intitulé *Des Choses tristes*, Anthony Dhyle soutient que l'homme n'est qu'une approximation. Dans la hiérarchie des êtres vivants, l'homme ne se situe pas au sommet puisqu'il demeure toujours inférieur à lui-même. L'ensemble des êtres humains tend vers une humanité idéale qui, elle, n'est jamais atteinte. De même, l'ensemble des parties qui composent un individu, ses organes aussi bien que ses pensées, la répartition des atomes et des molécules dans son corps, le sang qui coule dans ses veines, l'entière des sentiments qui l'animent, tout cela aspire à donner une unité propre à cet individu, sans toutefois y parvenir complètement. Bien sûr, chacun d'entre nous a l'absolue certitude d'être lui-même et non quelqu'un d'autre. Sans ses bras, privé de ses jambes, amputé d'une bonne partie de son corps, un individu demeure encore lui-même. Pourtant, ce que l'on nomme personnalité repose sur un sol mouvant. Ce je qui fait que chacun de nous est persuadé d'être lui-même demeure insaisissable. En ce sens, tous les individus sont des êtres approximatifs. L'homme reste à accomplir. Mais était-ce bien Dhyle qui avait dit cela ? N'était-ce pas plutôt ce bon vieux Kayne dans son *Traité sur la variation des sentiments* ? Colomia n'en était plus certain. De toute façon, il n'avait plus le temps d'y réfléchir. Il était dix-sept heures vingt.

Il enleva sa montre et la posa sur la table. Il fit craquer ses doigts.

Devant lui, à portée de la main, s'étalait sa richesse. Outre sa montre, il y avait un cendrier en métal cabossé à deux endroits, un briquet jetable rouge, un reste de tabac, un livret de papier à rouler. Il y avait aussi une boîte ronde en fer-blanc qui lui servait de tasse et qui contenait encore un peu de café froid. Sur une tablette, au-dessus de sa tête, se trouvaient deux gros contenants en carton où étaient rassemblés des papiers divers : documents juridiques, rapports, évaluations. Il y avait également une liasse de lettres, en majorité de sa mère, quelques-unes de sa sœur et un paquet de cartes postales, toutes de Colette. Sur la même tablette étaient rangés des livres : Dhyle, Kayne, mais aussi *Guerre et Paix*, de Tolstoï, et un gros volume intitulé *Cosmogonie*

d'Urantia. Il y avait aussi un dictionnaire et un recueil de poésie. Sur le mur en face, épinglé au babillard, était suspendu un calendrier. Deux filles superbes en maillot de bain, l'une blonde, l'autre brune, souriaient de part et d'autre d'une Harley de collection datant des années 1960. Au même mur, un article découpé dans un journal traitait du périple de la sonde spatiale VOYAGER 2. Il y avait aussi quelques photos de famille. L'une d'elles, prise au chalet pendant les vacances, montrait son père, debout sur le seuil, les bras croisés, en chemise à carreaux. Un peu en retrait, sa mère tenait un bébé dans ses bras. C'était lui. Il devait avoir deux ans. Puis, blottie tout contre elle, à moitié dissimulée dans les replis de la robe, on apercevait une petite fille en pyjama blanc. Michou. Il se leva et fit quelques pas.

Au-dessus du lavabo, un petit poste de télé en noir et blanc, encastré dans le mur, demeurait allumé le jour durant et souvent même toute la nuit. Une vieille habitude. Même si la chaîne choisie ne diffusait plus aux petites heures du matin qu'un écran neigeux. C'était une présence, froide, reptilienne, une présence tout de même.

Il ramassa un crayon à mine tombé par terre.

C'était là son univers. Tel un géant, il n'avait qu'à tendre les bras pour en toucher l'horizon. Quatre murs, un plafond bas, un plancher de ciment. Six mètres carrés. Depuis près de quatre ans, il vivait entre un évier, une chaise droite et un lit de fer. À l'unique fenêtre, il y avait une rangée de barreaux. Et au-delà, un minuscule carré de ciel, grand comme un mouchoir de poche.

Ce carré de ciel, il l'avait scruté des heures, des jours et des semaines durant. Ce ciel était vide. Depuis longtemps, il avait été déserté. C'était un ciel lisse et propre. Un ciel lavé à grande eau, débarrassé de toutes les mythologies. Il n'existait plus, le Bon Dieu de son enfance, pas plus que les dieux des Grecs et des Romains. Ni les anges ni les fées. On lui avait raconté tant d'histoires. On lui avait menti tant de fois. Peu lui importait maintenant. Ce carré de ciel était le sien, à la fois minuscule et sans fin. Parfois, il restait planté des heures à le scruter. Il se plaisait à imaginer des mondes extra-terrestres où les planètes étaient peuplées d'êtres nobles et bons. Il rêvait à des civilisations lointaines où régnait l'harmonie entre les hommes et les bêtes, à des endroits

idylliques où il n'y avait jamais eu ni guerre ni haine. Des endroits où les prisons n'existaient pas.

Dix-sept heures vingt-trois.

Il fit encore quelques pas, se massa les avant-bras et fit à nouveau craquer ses doigts. Il était loin de la stratosphère. Il était sur terre à des millions de kilomètres de la sonde VOYAGER 2, et des mondes inter-galactiques.

Dans un peu moins de sept minutes, sa porte allait s'ouvrir. Ce serait l'heure du souper. Les portes de toutes les cellules de son secteur allaient s'ouvrir d'un seul coup, dans un même mouvement, dans un unique grincement. Dans six minutes exactement, les portes de toutes les prisons, dans tout le pays, allaient émettre en même temps une sorte de déchirement métallique. C'était écrit dans le règlement. Tout cela devait gémir simultanément. Tous ces grincements, ces frottements, tous ces couinements allaient produire une musique discordante. Le règlement était la partition de cet étrange concert, les gonds mal huilés, les instruments. L'action simultanée de toutes ces portes de fer se muerait en une longue plainte sinistre, comme un immense gargouillis métallique provenant des entrailles de la prison.

Dix-sept heures vingt-six.

Plus que quatre minutes. Il n'irait pas souper. Il allait sortir pour affronter Morenne. C'était comme ça. Il n'y avait rien à dire. Cela faisait partie des choses que l'on ne peut changer. Il allait sortir et affronter Morenne. Il allait se battre comme un chien enragé. Les autres étaient derrière Morenne. Il allait sortir et affronter leur chef. Il ne pourrait compter que sur lui-même. Il n'avait pas le choix. Il avait enfreint une règle, une de leurs sacro-saintes règles et il devait maintenant en assumer les conséquences.

Il fit encore quelques pas dans sa cellule. Il n'avait pas peur. Il était calme. Sa main ne tremblait pas. Il se sentait un peu las, simplement. Las de tout ce cirque, las de toujours avoir à défendre les mêmes choses, de toujours avoir à tout recommencer, de se retrouver sans cesse plongé au cœur des mêmes intrigues, dans les mêmes bassesses, las de supporter tous ces jugements arbitraires, tous ces raisonnements imbéciles. Il était las, mais il n'avait pas peur. Il n'en était pas à sa première bagarre en prison. Il était fort. Aux poings,

il ne craignait personne. Ni à l'arme blanche d'ailleurs. Depuis l'âge de seize ans, il n'avait jamais reculé devant qui que ce soit.

Dans une minute, il allait sortir de sa cellule et démolir à coups de poing le gros Morenne. Il le ferait devant les autres. Pas un d'entre eux n'oserait intervenir. Morenne était fini. Il ne le savait pas encore, mais il était fini. Son règne venait de s'achever. Personne ne lèverait le petit doigt pour lui venir en aide. Ils étaient comme ça. Des loups prêts à se dévorer entre eux. Ils formeraient un cercle. Ils demeureraient à distance, silencieux. Il leur démolirait leur chef sous leurs yeux et eux ne feraient rien. Il les connaissait trop bien. Ils se rangeaient toujours derrière le plus gros, le plus fort, le plus habile, le plus rapide. Il en ferait de la bouillie, du gros Morenne. Il deviendrait chef à son tour. Il deviendrait leur chef, même si c'était lui qui avait enfreint la règle. C'était à vomir.

Dix-sept heures trente.

Un déclic se fit entendre. Les portes s'ouvrirent bruyamment.

UNE LUMIÈRE BLONDE, remplie de poussière, inondait le couloir. Au plafond, un ventilateur tout aussi inefficace que bruyant n'apportait aucune fraîcheur. Il agitait ses pales inutilement, parvenant à peine à remuer un peu d'air vicié. Francis Colomia franchit le seuil de sa cellule et se campa solidement sur ses deux jambes au milieu de l'allée. À vingt pas, Dennis Morenne en avait fait autant.

Les deux hommes se fixèrent du regard un moment. Colomia s'avança le premier. Morenne se raidit aussitôt. Il était prêt. Lui non plus n'en était pas à sa première bagarre en prison. Il semblait déterminé. Il n'était pas aussi grand que Colomia, mais beaucoup plus massif. Il avança à son tour, lentement. On n'entendait plus un bruit. C'est stupide, pensa Colomia au même moment. Ce silence soudain ne pouvait qu'attirer l'attention. Cela risquait de les trahir. En effet, avant même qu'ils n'aient pu s'approcher suffisamment pour porter des coups, un signal convenu déchira l'air. Un sifflement bref, aigu. Cela signifiait qu'un gardien approchait du secteur. L'atmosphère changea du tout au tout. Les bruits familiers et les mouvements habituels reprurent comme si de rien n'était. Quelqu'un avait lancé un balai à Colomia qui s'en était saisi prestement. Morenne en avait fait autant. Les deux rivaux continuèrent à avancer l'un vers l'autre jusqu'à se retrouver face à face en maniant le balai.

— Belle journée, n'est-ce pas ?

— Ouais... Un peu frais tout de même, à ce qu'il me semble. C'était plus agréable hier, non ?

— C'est possible, mais on annonce déjà plus doux pour demain.

— Tant mieux. Les belles journées deviennent rares.

— C'est vrai qu'on arrive déjà à la fin de l'été.

— Faut profiter du beau temps lorsqu'il passe.

— Dans un mois, ce ne sera déjà plus la même chose.

Le gardien passa près d'eux sans paraître les voir et se dirigea vers le secteur C. Aussitôt le danger écarté, Colomia lâcha son balai et se rua sur Morenne. Avec une précision mécanique, il lui appliqua, coup sur coup, trois droites au visage. Cela se fit si rapidement que Morenne n'eut guère le temps de réagir et se retrouva assis par terre, la bouche ensanglantée. Le grand a du ressort, pensa-t-il. Mais il ne s'avouait pas battu pour autant. Encore hébété, il secoua la tête et se releva en crachant une dent. Il avait l'air grotesque. On n'aurait su dire s'il riait ou s'il grimaçait de douleur. Du sang coulait sur son menton et sur sa chemise. Il aimait se battre, cela paraissait. Il aimait le goût du sang dans sa bouche. Il était fait d'un seul bloc, il savait encaisser, mais cela ne l'empêchait pas d'être également doté d'une agilité surprenante. On aurait pu le croire solidement ébranlé, mais il en fallait plus pour stopper un type comme Morenne. Sans prévenir, il chargea, tête baissée. On aurait dit un taureau de combat. Colomia fit un pas en arrière, mais trop tard pour l'éviter. Il reçut l'énorme tête en plein dans l'épaule. La douleur lui arracha un cri. Le gros s'était accroché à lui, l'encerclant, lui entravant les bras. En s'arc-boutant, il l'écrasait de tout son poids contre les barreaux d'une cellule voisine. Colomia n'arrivait plus à se dégager. À courte distance, ses coups ne pouvaient pas porter. Il essaya bien de marteler le visage de son adversaire, mais cela demeura sans effet. Insensible aux coups, Morenne resserra son étreinte. Colomia se retrouva pris dans un étau. Il commençait à avoir de la difficulté à respirer. Il sentit un craquement. Il avait l'impression que tous les os de sa cage thoracique allaient exploser. Il tenta de se dégager en donnant un coup de genou, mais entravé comme il l'était, cela devenait impossible. La bête, énorme, soufflant et suant, restait accrochée à lui. Il n'allait pas tarder à suffoquer. C'est alors que Morenne fit une erreur. Une infime erreur. Il relâcha son étreinte un court instant, tout juste le temps de réaffirmer sa prise. Ce geste lui fut fatal. Colomia put dégager son bras, suffisamment pour prendre un élan. Son poing était en acier. Il l'abattit avec force dans la face du gros Morenne, directement entre les deux yeux, une fois, deux fois. Le gros tomba à genoux, sonné. Il avait le regard vide. Colomia recula d'un pas, les poings tendus, mais ce n'était plus nécessaire. Le gros avait la face en bouillie. Il ne se relèverait pas de sitôt. C'est à peine s'il put faire un vague signe de la main, signifiant qu'il avait son

compte. C'en était fini de lui. Dorénavant il allait ramper. Le temps où il terrorisait les autres, les plus jeunes, les nouveaux, tout cela venait de prendre fin. À son tour, il nettoierait la table, roulerait les cigarettes, ferait la lessive. Il venait de passer de chef à valet.

Tous ceux du secteur qui avaient assisté au combat s'approchèrent de Colomia pour le féliciter. Ils vinrent à tour de rôle lui serrer la main, lui taper sur l'épaule. Ils étaient tous là, ceux qui l'instant d'avant ne donnaient pas cher de sa peau, ceux qui n'avaient pas de quoi se rouler une cigarette, mais qui n'avaient pas hésité à miser deux paquets de tabac sur Morenne. Ils se rangeaient derrière lui maintenant, dociles et serviles. Il eut un haut-le-cœur. Il n'éprouvait que du mépris à leur endroit. Ils étaient faibles, ils étaient lâches. Ils confondaient le respect avec la peur.

Sans dire un mot, il fit demi-tour et regagna sa cellule. Il s'allongea sur son lit. Sa joue était gonflée, son épaule lui faisait mal. Il alluma une cigarette et en respira longuement la fumée qu'il laissa pénétrer lentement dans son œsophage. Cela lui apporta un apaisement. Encore une fois, il s'était laissé entraîner dans une de ces histoires de pouvoir comme il y en a tant dans ce milieu pourri. Encore une fois, il n'avait pas su éviter les problèmes et s'était retrouvé au cœur d'un de ces conflits qu'il exécrait tant. Il retombait chaque fois dans les mêmes ornières. Quand donc comprendrait-il ? Il avait envie de crier sa rage, sa révolte, sa haine et surtout son dégoût. Mais à quoi bon s'en prendre au système ? Qu'espérait-il trouver en prison ? De la tendresse ? Il n'y a pas plus de tendresse en prison que dans un abattoir. C'est à lui-même qu'il devait s'en prendre. Il ne lui restait qu'à pleurer sur sa propre bêtise.

Qu'était-il donc devenu ? Le Chef ? Chef de qui ? Chef de quoi ? Roi parmi les gueux, prince des bas-fonds, maître d'une misérable plèbe. Dans quel monde de déchéance était-il tombé ? Il était impossible que ce soit cela, la vie. Comment en était-il arrivé à partager avec tous ces exclus, tous ces rejetés, tous ces laissés-pour-compte, une vie aussi médiocre, aussi peu enviable ?

Dhyle disait que... mais non, à quoi bon Dhyle ? Les philosophes n'écrivent pas pour les écroués. Ils s'adressent aux gens libres, à ceux qui ont des choix à faire, à ceux qui luttent et bâtissent, à ceux qui vivent pleinement leur vie. Ils n'ont que faire d'une poignée de malfaiteurs, coincés entre quatre murs, qui

passent leurs nuits à compter les jours et leurs jours à rêver d'une vie qui n'est pas la leur.

Son œil droit lui faisait mal. Sans doute avait-il été touché à l'arcade. Il ne s'en était pas rendu compte durant le combat. C'était seulement maintenant qu'il sentait un gonflement au niveau du sourcil. Il se releva. Il passa la main délicatement sur son œil. Juste au-dessus, il y avait du sang. Sa main aussi était gonflée.

Il alluma une cigarette. La dix-huitième aujourd'hui, pensa-t-il. La dix-huitième cigarette, comment était-ce possible? Il essayait de fumer moins depuis quelque temps, mais c'était peine perdue. Malgré ses efforts, sa consommation quotidienne oscillait entre quinze et vingt-cinq cigarettes. C'était trop. Il s'allongea à nouveau. Il essaya de calculer. En comptant vingt cigarettes par jour en moyenne, multiplié par trois cent soixante-cinq, cela faisait trois mille six cents... fois deux, cela donnait quelque chose comme sept mille trois cents cigarettes par année. Il avait commencé à fumer sur une base régulière vers l'âge de quatorze ans. Cela faisait maintenant dix-huit ans qu'il fumait sans arrêt. Donc, sept mille trois cents multiplié par dix-huit, cela donnait... il n'arrivait plus à calculer mentalement. Il voulut se lever pour prendre un papier et un crayon, mais il se sentait trop las. Trois fois huit égale vingt-quatre. Sept fois huit égale cinquante-six, plus deux... en arrondissant cela donnait plus de cent trente mille cigarettes. Il souffla la fumée qui se répandit en un nuage bleu autour de lui. Il leva les yeux. Quelqu'un se tenait devant sa porte. C'était Toffee.

Rusé et magouilleur, Toffee avait une âme de brocanteur. Officiellement, il occupait le poste de nettoyeur de la partie sud de son secteur. Colomia ne savait pas son nom. Tous l'appelaient Toffee. Ils avaient presque tous un surnom. C'était plus important que le nom. Le plus souvent, il était choisi à partir d'une qualité, mais ce pouvait aussi être à partir d'un défaut, d'un tic, d'une manie, d'un comportement particulier, ou même d'une vague ressemblance avec un objet ou un animal. Ils s'appelaient Crapaud, Noisette, Marquise, Lance-flammes, ou encore Piss-off, Cherry, Gofer. Le surnom adhérait au personnage comme une seconde peau. Si le fait d'arborer des tatouages, de porter les cheveux longs ou encore de se raser le crâne servait à marquer

l'identité, le surnom était beaucoup plus que cela. Sa signification particulière était réservée aux seuls intimes, aux initiés. Dans un système aussi réglementé qu'une entité pénitentiaire, dans un milieu aussi impersonnel, le surnom prenait une importance capitale. Il devenait carapace, il devenait protection. On est moins facilement atteint lorsqu'on se cache derrière un nom qui n'est pas le sien. Le surnom agit comme une zone tampon. Dissimulé derrière ce bouclier, l'individu n'est plus lui-même, mais un personnage, avec un rôle à jouer dans un drame ou dans une farce tragique dont personne ne connaît l'auteur. En prenant un nom d'emprunt, en affichant ses appartenances, en adoptant une attitude rebelle, en arborant tel signe distinctif, l'individu peut prendre sa place dans la hiérarchie et se fabriquer peu à peu un personnage auquel il finit par ressembler. Cette image, cette nouvelle identité font partie intégrante de la prison, celle dont on ne s'évade pas, la prison intérieure qu'on se fabrique patiemment, jour après jour et à laquelle on se condamne soi-même.

Les murs, les tours, les grillages, les barbelés, les portes, les verrous, les cadenas, les cellules, les postes de contrôle, les caméras de surveillance, tout cela constitue la prison de fer et de béton. Un bâtiment solide, lourd comme une montagne, bien ancré à la terre. Mais il est une autre prison, plus subtile, invisible, tout aussi lourde, car elle pèse de tout son poids au fond des cœurs. L'image, le rôle, le code d'honneur, la loi du milieu, le « respect », la soumission à certaines règles, l'adhésion aux valeurs asociales, l'utilisation d'un langage particulier, le refus de se plier aux lois, la glorification des comportements asociaux, tout cela forme la forteresse la plus sûre, la plus efficace qui soit. C'est la prison intérieure. Celle dont on porte la clé en soi, celle qui nous habite et non plus celle que l'on habite, celle enfin qui n'appartient qu'à soi et qui ne s'ouvre que de l'intérieur.

Toffee se racla la gorge pour rappeler sa présence à Colomia.

— Que veux-tu ?

— J'voulais savoir si t'avais besoin de rien, l'grand.

— J'ai besoin de rien.

— Je m’suis dit, comme ça, en passant, peut-être que l’grand a besoin de quelque chose.

— Je veux qu’on me fiche la paix, c’est tout.

— Je suis venu te dire que j’étais avec toi. Tu peux compter sur moi.

— Je n’ai besoin de personne. Je ne compte sur personne. Je ne fais confiance à personne. Est-ce assez clair ?

— Te fâche pas l’grand. J’dissais ça en passant.

Toffee avait pris, au fil des années, la couleur des murs. Ses cheveux, son visage et même ses yeux avaient la couleur poussiéreuse de la pierre. Peu à peu, sa peau s’était crevassée comme les vieux murs. Tel un caméléon, il se confondait avec son environnement. Il y avait d’ailleurs quelque chose de saurien chez lui, quelque chose d’impassible, d’immobile. Il faisait penser à un iguane accroché à son rocher depuis des siècles. Il ne pensait jamais à la vie extérieure, à l’éventualité d’une libération, du moins, il n’en parlait pas. Il se plaisait à jouer les têtes fortes, les récalcitrants. Il refusait tout dialogue avec les autorités, évitait tout rapprochement avec les agents, se privant ainsi de toute possibilité d’élargissement. Mais personne n’était dupe. Toffee avait peur. Peur du monde extérieur, peur de la vie misérable qui l’attendait dehors. Ici, il avait beau jeu, il avait appris son rôle par cœur, il connaissait parfaitement chacune de ses répliques. Il avait sa place bien à lui parmi les parias de la société. À la longue, il était devenu l’œil et l’oreille de tout le secteur B. Il était plus qu’utile, il était indispensable. Rien ne lui échappait. Tel un être rampant, il possédait des antennes qui lui permettaient de capter le moindre changement, la petite différence, le je-ne-sais-quoi qui précède l’événement. Il était toujours le premier à répandre les rumeurs naissantes. Toffee était partout et nulle part à la fois. Il faisait les commissions, rendait mille et un petits services. Toujours là quand on avait besoin de lui, invisible lorsque sa présence n’était plus requise.

— J’aurai besoin de tabac, demain, quand on me conduira au « trou ». Quand ils verront le gros avec sa tête amochée et mon œil au beurre noir, c’est sûr qu’ils nous mèneront au « trou ». À moins que quelqu’un n’ait déjà mouchardé et qu’ils nous y conduisent dès ce soir. Il me faudra aussi du papier pour écrire

Colomia,
de Jean-Pierre Trépanier,
composé en Jenson corps 18
a été mis en ligne
en juillet deux mil douze.